

Extrait de la REVUE DE TOULOUSE.

(Livraison de novembre 1863.)

# GARAT

PAR

AUGUSTE LAGET

Ex-pensionnaire du conservatoire de musique, Lauréat pour le violoncelle, le chant et la déclamation,  
Ancien chef-répétiteur de plusieurs sociétés chorales, Ex-artiste du théâtre impérial  
de l'Opéra-Comique,  
Membre de la Société des Concerts, etc.



TOULOUSE

IMPRIMERIE DE BONNAL ET GIBRAC

RUE SAINT-ROME, 44.

1863.



## GARAT.

---

Garat est assurément le chanteur le plus étonnant que la France ait produit. Il naquit à Ustaritz, dans le département des Basses-Pyrénées, le 25 avril 1764, et révéla de bonne heure les plus heureuses dispositions pour le chant. Sa mère, qui avait une belle voix, lui donna les premières leçons. Mais ce n'est que plus tard, lorsque sa famille eut quitté Bayonne pour venir se fixer à Bordeaux, qu'il eut occasion de développer les brillantes facultés dont la nature l'avait doté. Garat se rendait tous les soirs, en compagnie de quelques jeunes bordelais de son âge, au Café de la Comédie, attenant à la nouvelle salle de spectacle. C'est dans l'arrière salle de cet établissement que Beck, chef d'orchestre du Grand-Théâtre, l'entendit pour la première fois : il comprit tout de suite ce qu'il était permis d'espérer d'une organisation si extraordinaire, et il ne douta pas qu'il n'eût devant lui un sujet de l'ordre le plus élevé, capable d'éclipser un jour les plus grandes renommées lyriques. Il s'établit entre Garat et Beck les relations les plus amicales, et ce dernier se plut à développer chez son jeune ami le sentiment musical, le goût, l'expression, la correction et l'élégance du style, la science délicate des nuances ; en outre, il lui enseigna la manière d'opérer la fusion des divers registres de la voix, et l'art de chanter sans effort, qui est le plus sûr moyen de charmer et de plaire. Garat reçut de ce chef habile les premières notions de musique, mais en cachette, son père, avocat distingué, s'opposant de toutes ses forces à ce que son fils, qu'il destinait au barreau, cédât à l'entraînement de son irrésistible vocation. Sous prétexte de faire son droit, mais, en réalité, pour se soustraire à la surveillance de son père qui le contrariait dans ses penchants, Garat partit pour Paris vers la fin de l'année 1780. A peine arrivé, il n'eut



rien de plus pressé que de se lier avec les artistes les plus distingués de la capitale, ce qui ne dut pas être difficile à celui que l'enthousiasme de ses concitoyens surnomma plus tard *l'Orphée moderne*. Bientôt, enfreignant les ordres de son père, il cessa d'étudier le Digeste et Cujas, pour se livrer exclusivement à la culture et au perfectionnement de son organe. Pendant son séjour à Bayonne, ayant reçu d'un certain maëstro italien, nommé Lamberti, quelques leçons sur le mécanisme de la voix, l'étude de la vocalisation fut un jeu pour lui : trilles, traits ascendants et descendants, gammes chromatiques, arpèges, etc., il se rendit familières toutes les difficultés de l'art du chant et les vainquit en quelques mois. La position honorable que son père occupait à Bordeaux, lui avait ouvert les portes de quelques salons aristocratiques de Paris. Il s'y fit entendre, et son organe enchanteur, son talent prime-sautier et tout d'instinct, y excitèrent des transports enthousiastes. Ses succès firent du bruit à Paris; le comte d'Artois en parla à Versailles; aussi la reine témoigna-t-elle le désir de le connaître. M. de Vaudreuil dépêcha immédiatement un courrier à Garat, et le lendemain, 12 janvier 1783, un carrosse à six chevaux vint le prendre à son domicile pour le conduire à Versailles. Le jeune virtuose chanta d'abord un duo avec la reine, puis un second avec l'Empereur, frère de la reine; puis il se fit entendre seul. Sa voix flexible, son chant expressif et passionné, firent merveille devant cette brillante assemblée toute chamarrée de croix, d'ordres, de plaques et de cordons. Après lui avoir adressé ses félicitations, la reine pria Garat de terminer la séance par quelque joyeuseté musicale. Garat qui saisissait à la première audition les défauts d'un chanteur, et qui excellait, en les exagérant, à les mettre en relief et à leur donner du piquant, se mit à contrefaire les principaux artistes de l'Opéra, entre autres Legros, qui lui en garda rancune, comme on le verra par la suite. Cette facétie amusa beaucoup la royale compagnie, et, pour témoigner sa satisfaction au jeune virtuose, le comte d'Artois (depuis Charles X) l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire particulier. Garat n'eut garde de refuser cet emploi, car son père, pour le punir de lui avoir désobéi et de s'être soustrait à son autorité, avait cessé de lui envoyer la pension mensuelle qu'il lui servait. Garat qui hantait la bonne compagnie et qui avait contracté l'habitude de faire figure, fut très-sensible à cette disgrâce; aussi s'était-il vu forcé d'avoir recours aux expédients pour se sustenter. L'offre du comte d'Artois arrivait



done fort à propos, et jamais emploi ne fut accepté ni avec plus d'empressement, ni avec autant de reconnaissance.

Garat, en voyant que la fortune lui souriait, s'empressa d'écrire à son père pour lui annoncer la faveur dont il était l'objet ; mais loin de répondre à cette respectueuse attention, le père fit parvenir à son fils une missive dont la teneur ne témoignait guère en faveur de ses sentiments paternels. Tout semblait donc fini entre Garat et son père, lorsque le comte d'Artois, accompagné de son secrétaire, arriva inopinément à Bordeaux. Celui-ci fit parvenir aussitôt un billet à sa mère pour l'informer de son arrivée, et la chargea en même temps de lui ménager une entrevue avec son père. Ni les prières de sa femme, ni les supplications de ses amis, rien n'y fit ; le vieillard courroucé fut inflexible et sa porte demeura close pour son fils.

Beck ayant été informé de la présence de son ancien élève dans les murs de Bordeaux ; Beck, qui était alors dans une position fâcheuse, s'empressa d'aller trouver Garat pour le prier de vouloir bien chanter une bluette dans un concert qu'il se proposait de donner à son bénéfice. Garat hésitait... Touché de la situation de l'habile chef d'orchestre, il lui promit enfin son concours ; mais à une condition : c'est qu'au préalable on obtiendrait l'adhésion de son père. Le bénéficiaire crut que c'en était fait de son concert : il était dans l'erreur. En apprenant qu'il s'agissait pour son fils de faire une bonne action, l'irritable vieillard s'amenda, et, sans se faire prier le moins du monde, il accorda son consentement. Bien mieux, sa femme finit par obtenir de lui qu'il irait au concert annoncé, pour y entendre son fils. Garat ayant été instruit de ce qui se passait, pensa, avec raison, que le plus fort était fait, et un secret pressentiment lui dit que son père finirait par se laisser attendrir, ce qui eut lieu en effet. Lorsque le vieil avocat se trouva en présence de son fils ; lorsqu'il entendit sa voix si douce, si flexible, si pénétrante surtout ; subissant, comme tout le monde, le charme de cet organe enchanteur, il se sentit ému jusqu'au fond des entrailles. Le reste se devine : après le concert, le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et leur réconciliation fut des plus touchantes et des plus sincères.

Il semblait alors que Garat eût atteint le dernier degré de la perfection ; néanmoins un nouveau sujet d'émulation vint encore stimuler son zèle, et lui fit accomplir de nouveaux progrès. Certes la Mara et la Todi, chanteuses admirables, dont la rivalité fit tant de bruit et divisa



longtemps les parisiens en deux camps, avaient produit sur lui une vive impression ; cependant ce qu'il ressentit alors ne fut rien en comparaison de ce qu'il éprouva lorsqu'il entendit pour la première fois la *troupe de Monsieur*, qui débuta à Versailles en 1789. Cette compagnie renfermait dans son sein les chanteurs les plus célèbres de l'Italie ; ils firent sensation à Paris et à Versailles, et il n'y eut qu'une voix pour proclamer leur supériorité sur tous les virtuoses qui les avaient précédés. Mandini et Viganoni, M<sup>mes</sup> Moriebelli et Banti, etc., étaient les principaux sujets dont se composait cette fameuse troupe des *bouffons*, comme on les appelait alors. Assidu à leurs représentations, Garat se passionna pour l'étude de la langue et du chant italiens. Il apprit par cœur les airs qui produisaient le plus d'effet, et saisit tous les artifices des bouffons, depuis leurs inflexions jusqu'aux traits et points d'orgue dont ils ornaient leur chant. Bientôt, égalant ses modèles, les surpassant même, son style fut un mélange heureux de la belle diction française et de la vocalisation italienne. Il composa de nouveaux points d'orgue, et oubliant ceux qui lui venaient d'autrui, il cessa d'imiter pour créer ; il redevint lui-même, c'est-à-dire un talent original, et désormais il ne tira plus rien que de son propre fonds. Il recula enfin les bornes de l'art, dont les attributs sont : puissance, liberté, infini. A partir de ce jour Garat fut un chanteur inimitable ; il n'a jamais été égalé.

La Révolution ayant éclaté sur ces entrefaites, le secrétaire particulier du comte d'Artois se vit obligé de chercher des ressources dans son gosier, et c'est à cette circonstance, peut-être, que Garat dut sa célébrité, la Cour ayant jusque-là accaparé son talent au détriment de sa renommée. Aussi, Demoustier, qui l'entendit, faisant allusion à l'ascendant que l'éminent virtuose exerçait sur la foule, put-il dire, après avoir raconté, dans ses *Lettres à Émilie*, l'aventure d'Arion, sauvé par un dauphin qu'il avait attiré par les accords de sa lyre :

Grâce au peuple amateur de l'empire des flots,

Ce prodige qui nous étonne

Se renouvellerait sous les murs de Bordeaux,

Si Garat, en chantant, tombait dans la Garonne.

Le comte d'Artois ayant pris le chemin de l'exil, et la France n'ayant des oreilles que pour écouter l'hymne révolutionnaire de

Rouget de Lisle et les appels guerriers de la trompette, Garat, comprenant que le moment n'était pas propice pour l'exercice des arts libéraux, accepta les offres du célèbre violoniste Rode qui avait conçu le projet de passer en Angleterre pour y donner des concerts. Des vents contraires forcèrent les deux virtuoses d'atterrir à Hambourg, et c'est dans cette ville que Garat apprit la fin tragique de la reine Marie-Antoinette.

— Pauvre femme, dit-il, comme elle chantait faux !

Il ne prononça que ces mots pour toute oraison funèbre.

Beaucoup d'émigrés français s'étant fixés à Hambourg, Rode et Garat y obtinrent de grands succès ; toutefois ce dernier n'y resta pas longtemps. Craignant qu'un trop long séjour à l'étranger ne le compromît, il rentra en France vers la fin de 1794. C'est l'époque où passant par le Havre et Rouen, pour se rendre à Paris, sa présence fut signalée au théâtre de cette dernière ville (1).

— Garat ! voilà Garat ! Il se cache au parquet ! cria en le désignant du doigt un individu qui siégeait aux troisièmes loges.

Une fois reconnu, les interpellations se croisèrent dans tous les sens.

— A bas Garat !

— A la lanterne l'aristocrate !

— Non, qu'il chante !

— Oui, qu'il chante !

— *La Marseillaise !*

— Oui, *la Marseillaise ! la Marseillaise !* qu'il chante *la Marseillaise !*

Appréhendé au corps par quelques hommes du peuple, Garat fut amené d'autorité dans la loge des Municipaux (celle que le général occupe aujourd'hui), et on le somma de chanter l'hymne demandé. Garat s'avança sur le bord de la loge, et s'adressant au public, il dit :

— Messieurs...

— Il n'y a plus de Messieurs, cria-t-on de toutes parts ; il n'y a que des citoyens.

— Citoyens, reprit Garat, je sais l'air de *la Marseillaise*, mais j'ai oublié les paroles.

— On te les donnera, répartit une voix du parterre.

(1) Le Théâtre des Arts, qu'on appelait alors Théâtre de la Montagne.



Pendant qu'un scribe improvisé jetait sur le papier l'hymne patriotique de Rouget de Lisle, un homme en blouse s'approchant de Garat, lui posa un bonnet phrygien sur la tête, orné d'une énorme cocarde tricolore, et le lui enfonce jusqu'au nez, à la satisfaction du public, qui se livra à l'hilarité la plus bruyante, tandis que le chanteur manifestait son indignation par un mouvement de colère qu'il ne put réprimer.

L'orchestre ayant fait entendre la ritournelle de *la Marseillaise*, Garat, un cahier à la main, entonna aussitôt l'hymne révolutionnaire. Tout alla bien jusqu'à la fin de la 3<sup>e</sup> strophe; mais arrivé à la 4<sup>e</sup>, commençant par ces mots : *Tremblez, tyrans!* Garat eut la malencontreuse idée de montrer le poing au parterre, qui, voyant dans ce geste une provocation outrageante, poussa des clameurs furibondes. L'hymne ne put être achevé, Garat fut arrêté et incarcéré à Yon (Saint-Yon), comme on disait alors. C'est dans cette prison d'Etat qu'il composa la romance intitulée *l'Ermite*, l'une de ses plus jolies productions musicales. Un mois après il recouvra la liberté (1).

Garat était l'original le plus original de tous les originaux. Qui n'a pas entendu parler des excentricités de Garat, *Gaat* l'incroyable, le merveilleux, le mirliflor? S'il eût vécu de nos jours, Garat aurait été le dandy, le fashionable, le lion, le gandin, le gentleman, le cocodès par excellence. Il avait la prétention de donner le ton et d'imposer la mode : il l'imposait peut-être quelquefois, mais il la subissait souvent; en ce dernier cas, il l'exagérait, et avec sa manie de viser à l'originalité, il n'atteignait qu'au ridicule.

Voici la description exacte du costume qu'il portait certain soir, sous le Directoire : bottes à revers, culotte collante en peau de daim, gilet blanc à la Robespierre, frac à queue de morue, manchettes et jabot en dentelle, breloques et lorgnon, boucles d'oreille, cravates blanches superposées, derrière lesquelles se perdait son menton; faux-col menaçant le ciel et ressemblant assez aux défenses d'un éléphant, perruque à oreilles de chien, badine, et chapeau de fantaisie.

C'est dans ce costume, tiré à quatre épingles, que Garat fut arrêté

(1) Selon M. Manyer, doyen des musiciens du grand théâtre de Rouen, c'est le *Troubadour*, et non point *l'Ermite*, que Garat composa pendant sa détention à Saint-Yon.



par une patrouille, un soir qu'attardé dans les rues de Paris, il avait oublié sa *carte de sûreté*. Il fut conduit au poste de la Madeleine.

Quelques maisons seulement s'élevaient alors çà et là dans l'espace compris entre l'église de la Madeleine et le parc de Monceaux. Cela paraîtra peut-être surprenant à ceux qui n'ont pas connu Paris en 1794 ; mais leur étonnement serait bien plus grand encore, si, rétrogradant d'une soixantaine d'années, nous leur montrions, vers 1754, une ferme et un ruisseau, rue de la Grange-Batelière, à l'endroit même où s'élève la salle actuelle de l'Opéra. Le ruisseau des Arcans a disparu ; mais il coule toujours sous la rue de Provence.

Revenons au poste de la Madeleine où nous avons laissé Garat.

— Qui es-tu ? lui demanda l'officier de service (1).

— Je suis Garat.

— Garat ?

— Le célèbre chanteur, fit en se rengorgeant le mirriflor attardé.

— L'ancien secrétaire du ci-devant comte d'Artois ?

— Lui-même.

— Quelle preuve peux-tu m'en donner ?

— Aucune en ce moment.

— En ce cas, jette-toi sur ce lit de camp jusqu'à demain matin, ou chante-moi quelque chose pour établir ton identité.

Soit que Garat fût pressé de rentrer chez lui, soit qu'il fût effrayé par la perspective de passer la nuit au corps de garde, toujours est-il qu'il s'empressa d'obéir : il chanta la *Gasconne*, morceau passé inaperçu au théâtre, et qu'il mit à la mode en relevant les paroles d'une pointe d'accent gascon, et en brochant sur le thème des variations délicieuses (2).

Après une épreuve aussi concluante, l'officier qui commandait le poste s'empressa de délivrer un laissez-passer à Garat, qui détala aussitôt en se dandinant sur la pointe des pieds.

(1) Le sous-lieutenant Martin, plus tard colonel du 24<sup>e</sup> de ligne.

(2) Le célèbre baryton Martin ayant intercalé la *Gasconne* dans les *Visitandines*, bien des personnes s'imaginent que ce morceau fait partie de la partition de Devienne, tandis qu'il est tiré d'*Une soirée orageuse*, opéra de Dalayrac. Nous inspirant de la tradition, parvenue jusqu'à nous grâce à Despéramons, ancien élève de Garat, nous avons récemment publié la *Gasconne* et les variations des second et troisième couplets. La *Gasconne* se vend à Paris chez Prilipp, boulevard des Italiens, 49, et à Toulouse chez Martin, rue de la Pomme, 72.

Garat se fit entendre en 1793 aux célèbres concerts de Feydeau, rendez-vous obligé de ce que Paris renfermait de plus élégant, et de la fine fleur du dilettantisme. L'effet qu'il y produisit ne peut guère se décrire. « C'était la voix d'un ange, dit un contemporain, et ses accents trouvaient un écho dans tous les cœurs ! » Ce n'est pas tout ; Garat était le génie du chant personnifié, et il possédait au suprême degré, ce sixième sens (la *bosse*, le *la*) dont parle R. Topffer, dans son *Essai sur le beau dans les arts*.

L'année suivante, Garat s'éloigna de Paris pour se faire connaître en province. Etant de passage à Toulouse où il était engagé pour donner une série de concerts, il soumit en plein foyer la proposition suivante à M. Lassave, l'un des musiciens les plus distingués du théâtre du Capitole :

— L'accompagnateur doit-il suivre servilement le virtuose, ou celui-ci doit-il se conformer au mouvement de l'accompagnateur ?

— L'accompagnateur doit suivre le chanteur, mais...

— Ta, ta, ta ! s'écria Garat en faisant une pirouette.

— Mais, poursuivit M. Lassave sans se déconcerter, si le chanteur est musicien, musicien dans l'acception du mot, c'est l'inverse qui doit avoir lieu.

— Ah ! à la bonne heure ! fit le célèbre et original virtuose.

Garat, qui n'était pas très-bon lecteur, mais qui avait une organisation exceptionnelle, puisqu'on disait de lui qu'il était *la musique même*, Garat, disons-nous, chantait avec une précision extrême. Il anticipait, ralentissait, se balançait coquettement dans la mesure, mettait en relief telle phrase, laissait dans l'ombre tel passage, et de ces contrastes, combinés avec un art infini, faisait jaillir des effets inattendus, sans que, pour cela, ni le mouvement ni la mesure en fussent jamais altérés.

Il serait à désirer que cet exemple fût souvent imité. Malheureusement, tout le monde n'est pas organisé comme Garat, et la plupart de nos jeunes chanteurs ne connaissent les notes que de... *réputation*.

Dans le courant de l'année 1796, le Directoire ayant chargé Sarrette de réorganiser le Conservatoire de Musique, cet excellent administrateur parvint, non sans peine, à attacher Garat à l'Ecole, en qualité de professeur de chant ; mais Garat n'entra en fonctions qu'en 1798.

Garat était assurément un habile virtuose, et pourtant, d'après ceux



qui ont été à même de l'apprécier, le professeur égalait le chanteur, le distançait peut-être.

« Il avait sur tous les autres professeurs un ascendant réel et reconnu. C'était par lui que les études du chant étaient complétées, et il en devait être ainsi, car il y avait entre les autres et lui une distance incommensurable. C'était l'organisation la plus merveilleuse qu'on eût rencontrée; il apportait la même perfection dans tous les genres, les Gluck, Piccini, Sacchini, Grétry, Mozart, Cimarosa, toute l'école italienne et jusqu'aux romances françaises, aux boléros espagnols; c'était l'exécution la plus parfaite qu'on pût entendre. Ses élèves sont ceux qui l'ont le mieux connu et apprécié. Une fois à sa classe, les jours où il était en train, c'était le silence, le recueillement le plus absolu; il entraînait avec élan dans la démonstration des morceaux qu'il faisait dire aux élèves; on l'écoutait avec enthousiasme, on cherchait à reproduire ses exemples et ce n'était pas tout de suite qu'on y arrivait. Emporté qu'il était quelquefois par le mérite et le style du morceau qu'il enseignait, il oubliait qu'il était en toilette pour aller dîner chez l'impératrice Joséphine, ou chez la reine Hortense, et déchirait jabot et manchettes de dentelle, de sorte qu'il était obligé de rentrer chez lui pour faire une nouvelle toilette (1). »

Garat était sévère, exigeant; il intimidait ses élèves; ils avaient peur de lui, à ce point que beaucoup d'entre eux manquaient sa classe ou se faisaient porter malades pour éviter ses rebuffades. Quoi qu'il en soit, malgré sa sévérité, peut-être même à cause de sa sévérité, c'est à son école que se formèrent une foule de sujets qui se sont fait un nom dans le monde des arts. Roland, Nourrit père, Després, Ponchard, Levasseur, Cœuriot, M<sup>mes</sup> Barbier Valbonne, Branchu, Duret, Boulanger, Rigaut et bien d'autres, sont les disciples qui fondèrent la réputation de Garat comme professeur de chant, et propagèrent, pendant près de 40 ans, les saines traditions de son école.

Le temps approchait où Garat allait cesser de se produire en public, et, comme s'il eût pressenti cet événement, il se fit entendre maintes fois dans le courant de l'année 1800, entre autres aux concerts de la rue de Cléry, à la cérémonie funèbre que le Conservatoire dédia à Piccini, et à l'Opéra, le soir où éclata la machine infernale dirigée contre le premier consul Bonaparte (24 décembre 1800).

(1) Extrait de la biographie inédite de Ponchard, écrite par lui-même.

Garat obtint ce soir-là un succès étourdissant dans l'air de *la Création*, de Haydn : *Dieu fit à son image*, etc. Il chanta magistralement le récit et la première partie de ce morceau admirable, tandis qu'il mit à la disposition de la seconde partie, dont nous reproduisons plus bas les paroles, tout ce que sa voix avait de plus suave, pour peindre, en traits de chant imitatifs, et la grâce touchante d'Eve, et son innocence native.

Trois génies sublimes ont pris pour sujet la création : Michel-Ange, Moïse, Haydn ; et c'est à ce dernier que les doctes ont décerné la palme.

“ . . . . .

Pour charmer le sort qui l'attend,  
De lui, pour lui, naît à l'instant  
Sa compagne fidèle :  
Son cœur innocent, tendre et doux,  
Charmé de son époux,  
S'agite, et son regard l'appelle. »

C'est dans l'exécution de cette seconde partie que la plupart des virtuoses qui se sont essayés dans l'air de *la Création*, nous ont paru faibles. Ponchard, qui possédait la tradition de ce morceau classique, ne reproduisait qu'imparfaitement, dit-on, la *maestria* et la grâce qu'y déployait son maître, tandis qu'à son tour, Duprez, malgré son immense talent, n'aurait pu se mesurer avec Ponchard dans l'interprétation de ce même air ; aussi ne produisit-il sur nous qu'un effet relatif lorsqu'il le chanta à la cour, le 4 mars 1844, lors des fêtes qui eurent lieu à l'occasion du baptême du petit-fils du roi Louis-Philippe.

Bientôt après, le comte Garat ayant été élevé aux premières charges de l'Etat, son neveu s'engagea, dit-on, moyennant une rétribution annuelle, à ne plus laisser figurer son nom sur aucune affiche de concert. Que ce fait soit vrai ou controvérsé, toujours est-il qu'à partir de 1801 Garat cessa de se faire entendre, et que s'il se départit quelquefois de la détermination qu'il avait prise, ce ne fut qu'en faveur de quelques salons privilégiés, où l'approbation d'un auditoire choisi le dédommagea sans doute des bravos enthousiastes que lui prodiguait la foule.



Lorsqu'il devait chanter dans un salon, tout ce qui ne répercutait pas le son, tout ce qui était contraire à l'expansion des ondes sonores, tentures, rideaux, tapis, il fallait tout enlever ; mais, dès qu'il se faisait entendre, l'on était grandement dédommagé, et l'on oubliait bien vite ses exigences pour ne songer qu'au plaisir de l'écouter. Un amphytrion au courant des habitudes de Garat, devait, dès qu'il le voyait disposé à chanter, arrêter le balancier de la pendule. Si la sonnerie eût retenti pendant qu'il exécutait un morceau, il aurait pris son cahier sous le bras, et se serait retiré immédiatement pour ne plus revenir.

Il est à présumer que la convention intervenue entre l'oncle et le neveu cessa d'avoir lieu lors des événements politiques de 1814, car, l'année suivante, nous retrouvons Garat, en compagnie d'Erliska-Tourterelle, et de M<sup>me</sup> \*\*\*, donnant des concerts à Toulouse, dans l'ancienne salle de spectacle, dont on voit encore quelques vestiges, place du Capitole, n<sup>o</sup> 1.

Un soir, dans cette même salle, un cliquetis de cristaux et de cuillères s'étant fait entendre pendant qu'il chantait le rondeau des *Visitandines* : *Enfant chéri des dames*, il s'arrêta tout court, et dirigeant ses regards vers la loge d'où partait le bruit, il s'écria :

— Je n'aime pas le carillon quand je chante.

Quelques jours plus tard, le public se fâchant contre lui parce qu'il se faisait trop attendre, le régisseur vint annoncer :

— M. Garat est en train d'essayer sa vingtième cravate.

Une autre fois, un spectateur l'ayant interpellé pour qu'il chantât *Atala*, romance qui avait alors beaucoup de vogue, il s'avança sur le bord de la rampe, et dit :

— Je n'ai pas l'habitude de chanter des complaintes.

L'auteur d'*Atala*, Lafont, violoniste distingué, mort accidentellement non loin de Tarbes, il y a environ une quinzaine d'années, fut, dit-on, très-sensible à cette critique.

Nous allons maintenant emprunter à M. Fétis ce qui nous reste à dire sur Garat, et nous lui faisons d'autant plus volontiers cet emprunt, que cette dernière citation aura l'avantage de donner plus d'autorité aux détails qui précèdent, et de clore dignement notre étude biographique. Nous prions seulement le lecteur de vouloir bien mesurer notre inexpérience au talent universellement reconnu de l'éminent critique belge.



« Jusqu'à l'âge de près de cinquante ans, Garat excita l'étonnement et l'admiration ; les artistes étrangers les plus célèbres avouaient que la réunion de tant de qualités supérieures était ce qu'ils avaient entendu de plus prodigieux. Telle était l'opinion de Marchesi et de Crescentini ; Paccini et Sacchini la partageaient. Réunissant tous les registres de voix dans sa voix singulière, ayant une égale flexibilité dans toute son étendue ; doué d'une inépuisable fécondité pour les fioritures qu'il faisait toujours de bon goût et appropriées au caractère du morceau ; ayant la plus belle prononciation qu'on ait jamais eue ; enfin possédant une verve et une sensibilité extraordinaire, il maniait tous les styles avec une égale perfection. Nul n'a possédé la tradition de Gluck aussi bien que lui ; nul n'a été plus entraînant dans le pathétique, plus élégant dans le demi-caractère, plus comique dans le bouffe. Qui ne l'a pas entendu dans son brillant, ne se doute pas de la perfection qu'on peut mettre, même dans le chant d'une romance. Il en avait composé de charmantes qui ont eu beaucoup de vogue : telles sont celles de *Bélisaire*, *Je t'aime tant*, *Le Ménestrel*, etc. On a dit souvent qu'il n'était pas musicien : il est vrai qu'il ne lisait pas avec facilité à première vue. Il avait besoin de déchiffrer seul et lentement à son piano, ou d'entendre une fois le morceau dont il voulait prendre une idée ; mais telle était sa facilité, qu'il en saisissait à l'instant le caractère et les proportions et qu'il le chantait avec un fini qu'on aurait cru ne pouvoir être le résultat que de longues études. D'ailleurs, les qualités principales du musicien, la justesse d'oreille et le sentiment de la mesure, étaient chez lui dans une perfection qui tenaient du prodige. *Quel dommage*, disait un jour Legros, *que Garat chante sans musique ! — Sans musique !* s'écria Sacchini ; *Garat est la musique même.*

» Dans les dernières années de sa vie, il perdit sa voix, et cette perte l'affligea sensiblement. Il ne pouvait s'accoutumer à l'idée de décroître. Le souvenir de sa renommée, loin de charmer sa vieillesse, était un tourment pour lui, parce qu'il était encore avide de succès qu'il ne pouvait plus obtenir. Il cherchait à se faire illusion, et chantait encore ; mais il n'était plus que l'ombre de lui-même. L'aspect d'un beau talent dans la décrépitude n'inspirait plus que la pitié de ses amis. Il s'en aperçut enfin ; la conviction que tout était fini pour lui altéra sa santé, et finit par lui donner la mort, le 1<sup>er</sup> mars 1823, à l'âge de cinquante-neuf ans. »



De son vivant, Garat ne brillait pas précisément dans l'accomplissement de ses devoirs comme professeur de chant ; il était fort inexact. Le jour de son enterrement, son corps n'étant pas rendu à l'église bien après l'heure indiquée dans le billet de faire part, Cherubini, qui était alors inspecteur du Conservatoire de Musique, dit à son voisin :

— Je reconnais bien là Garat ; il se fait attendre même après sa mort.

Auguste LAGET,

Artiste du grand théâtre de Toulouse.

